

## Les cavaliers de l'Apocalypse



En l'an de Grâce 1856, le 11 octobre, on m'annonça l'arrivée d'une nouvelle patiente dans mon établissement psychiatrique. Elle fit vite parler d'elle, ayant apparemment une singulière histoire à conter. Elle avait pour nom Elisabeth de Manchon. C'était une jeune femme d'une trentaine d'années, frêle, perturbée par une prétendue expérience traumatisante. Je décidai donc d'aller lui rendre une visite et elle m'exposa les faits :

«Cela se produisit il y a deux petites semaines seulement. J'avais reçu la veille une missive d'un couple d'amis de mon entourage. Ils m'annonçaient la bonne nouvelle de l'acquisition d'une nouvelle propriété non loin de Paris, à quelques lieues de ma demeure. Ils me conviaient à prendre le thé avec eux en fin d'après-midi du lendemain. Bien-entendu, j'acceptai l'invitation avec grande joie.

Le jour venu, je donnai l'adresse à mon cocher. Il se renfrogna, me regarda interrogativement avant de me demander si j'étais sûre de vouloir me rendre là-bas. J'acquiesçai de la tête en guise de réponse. Néanmoins, il insista en me racontant que de curieuses rumeurs couraient sur le château. Ses anciens occupants, auraient, il y a deux cent ans de cela, fui les lieux en toute hâte sans raison apparente et n'y auraient plus jamais remis les pieds. Je répondis fermement que j'étais décidée à y aller et qu'il serait bon qu'il ait à présent l'obligeance de m'y conduire. Il se retourna brusquement et murmura entre ses dents une phrase inaudible. Je ne voulais pas me laisser impressionner par de vulgaires ragots de paysans.

Une fois arrivée sur place, je découvris un vieil édifice assez imposant, fait de pierre et recouvert par une végétation déchaînée. Il ressemblait au château fort décrit dans le livre des chevaliers de la Table Ronde, pareil à celui du roi Arthur, en

moins reluisant. Se dressaient devant moi des murs de cinq ou six pieds, robustes, mais meurtris par le temps. Il manquait des pierres par ci et par là et des plantes grimpantes avaient fait d'une grande partie de la façade leur foyer. Au centre de l'habitable trônait une impressionnante tourelle depuis laquelle on pouvait sûrement voir des chaumières à plusieurs lieues d'ici. Le château était quasiment dépourvu de toute fenêtre, seul trois ou quatre placées à une hauteur suffisante pour être hors d'atteinte de tout malotru étaient présentes. Je n'apercevais aucune lumière, aucun indice qui eût put trahir la présence de quelqu'un, même celle de mes hôtes. Une gigantesque porte en bois digne de l'entrée d'une cathédrale se trouvait sur le côté droit, rongée par les termites. Le bâtiment se trouvait dans une clairière dont j'ignorais l'existence, à l'orée du bois.

Étant arrivée trop tôt, je fis le tour de la propriété, inspectant les environs. Il n'y avait toujours personne en vue et l'air se faisait frais. J'en déduisis donc qu'il ne me restait pas moins d'une heure avant le coucher du soleil mais - à présent à mon plus grand regret ! - je décidai de rester un peu plus. J'étais comme attirée par une sorte de force obscure qui me retenait ici. Une de ces étreintes forcées dont vous essayez tant bien que mal de vous en défaire, sans résultat. J'étais plongée dans ma contemplation des lieux, hypnotisée par tout ce qui m'entourait, comme dans un rêve éveillé.

Quand je sortis de mes pensées, j'étais trempée jusqu'aux os. Une pluie torrentielle surgit de nulle part s'abattait sur moi. Le soleil se couchait et les habituelles couleurs orangées et rosées qui emplissaient le ciel à ce moment-là de la journée avaient été remplacées par des nuages gris, menaçants et une quasi-totale obscurité.

Je toquai à la porte mais personne ne répondit. Je m'y repris à deux fois mais rien n'y fit, personne ne m'ouvrait. Je supposai qu'à cause de la pluie diluvienne, son boucan épouvantable couvrait tout autre son. Je poussai donc la porte, en supposant qu'ils ne m'en voudraient pas d'entrer sans y être conviée, vu la météo apocalyptique. Elle s'ouvrit avec un bruit strident, semblable à un cri de douleur. A la vue de l'immensité de l'endroit, j'en eus le souffle coupé. C'était un grand vestibule lugubre qui dégageait une atmosphère étouffante. Je cherchais des yeux mes amis, les appelaient, sans résultat. Je décidai donc de m'aventurer plus loin. Je n'avais pour seul éclairage la lumière ténue de quelques bougies. Des cartons et de vieux meubles étaient les seuls ornements. Les murs dépourvus de toute décoration paraissaient deux fois plus grands que vus de l'extérieur.

Mais un élément retint mon attention. Tous les murs étaient dénudés, sauf exception : un tableau représentant les cavaliers de l'Apocalypse se dressait de toute sa hauteur là, sur ma gauche, imposant et majestueux. Sa taille était comparable au tableau *La Cène* de Léonard de Vinci.

J'étais comme attirée vers lui, quelque chose en moi me poussait à m'en approcher. Une force mystérieuse semblait contrôler mes jambes et m'entraînait à sa rencontre. Je criai le nom de mes amis, les Matignon, mais il n'y eut aucune réponse.

Lorsque j'arrivais au niveau de la peinture, lors d'une fraction de seconde, je crus qu'un des cavaliers m'avait parlé, un murmure inaudible prononcé en ce qui me paraissait être du latin. J'effleurai les personnages du revers de la main et je tressaillis jusqu'au tréfonds de mon âme. Une inexplicable sensation m'avait envahie, ce qui me détacha de l'angoissante emprise de la peinture.

Je me retournai en direction de la sortie et décidai qu'il vaudrait mieux que je revienne un autre jour, mes hôtes ne faisant pas leur apparition. J'avais la main posée sur la grande poignée en fer de la porte, j'allais la tourner quand je sentis une main se poser sur mon épaule. Je me retournai brusquement et aperçus un des cavaliers du tableau. Je fus immédiatement saisie d'une épouvantable terreur, une frayeur comme je n'en avais jamais connue. Il me regardait du haut de son destrier, un cheval noir aux yeux rouge vif, massif et intimidant. Il était vêtu d'anciens vêtements tout effilochés, l'ensemble comprenant une cape maculée de sang. Son visage ridé faisait penser à vieux gobelin à la peau fripée. Il avait beau avoir l'allure d'un humain, il avait quelque chose de machiavélique en lui, une allure démoniaque. Il était comme immatériel. Son regard perçant m'ébranla et me fit sursauter. Je regardai à ma gauche quelques instants, comme pour m'assurer de l'existence de la toile, et lorsque je détournai mon attention vers l'emplacement de l'apparition, elle n'y était plus. J'étais soulagée, le battement de mon cœur se ralentissait et je croyais que mon esprit m'avait tout bonnement joué un mauvais tour. Encore une de ces perceptions erronées de notre environnement. Comme les mirages, cette hallucination était sûrement enfant de mon imagination débordante, submergée par l'ambiance oppressante.

Je me tournai une nouvelle fois vers l'issue de la demeure, mais cette fois-ci la porte ne s'ouvrait pas. Je tirais de toutes mes forces sur le pommeau de la porte mais rien n'y fit, elle ne céda pas. Je regardais dans toutes les directions, haletante, sentant que la panique reprenait le dessus à nouveau. Je m'agitais dans tous les sens, en recherche d'un quelconque secours mais tout ce que je trouvai, c'était le cavalier, statique, situé près de la toile.

Je me persuadai qu'il ne représentait rien, que cette créature avait été créée de toute pièce par mon subconscient et qu'elle allait bientôt disparaître. Je m'approchais du spectre, prête à me prouver qu'il n'était pas réel quand, de son bras musclé, il tenta de m'asséner un coup de hache. Le doute m'envahit. J'essayais de me persuader intérieurement qu'il n'était qu'une divagation, et j'aurais cru à une autre hallucination si je n'avais pas vu le trou béant créé dans le mur par l'arme. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête, mon sang se glaça et une fièvre de fuite s'empara de moi. Je me mis à courir frénétiquement de tous côtés en quête d'une échappatoire, d'une porte dérobée derrière laquelle je puisse m'abriter. La créature se rapprochait dangereusement et dans la confusion qui s'emparait de moi, je pris un couloir étroit situé à ma droite. Au bout se trouvait une porte en bois ouverte qui donnait sur une chambre. Je m'y précipitai immédiatement, claquai violemment la porte et m'enfermai à double tour. Je me blottis contre un mur à l'autre extrémité de la pièce, recroquevillée sur moi-même. Mon cœur battait à tout rompre, j'avais le souffle court et les mains moites. Et tout n'allait que de mal en pis. J'entendais les bruits sourds

des sabots du cheval des Enfers sur la pierre, qui se précipitait manifestement dans ma direction. J'étais terrorisée, je me balançais d'avant en arrière et me mis à sangloter. Puis j'entendis des coups saccadés, l'apparition tentait de faire céder la porte à coups de hache. Mes dents claquaient si vite qu'elles risquaient de se briser. L'épouvante dans toute sa plus grande force, voilà ce que je ressentais docteur. Dans la pénombre qui régnait dans la chambrée, je fermai les yeux et pris ma tête entre mes mains, résolue à voir ma dernière heure arriver. J'étais tétanisée, paralysée par la peur, si bien que bouger de quelques centimètres le moindre membre de mon corps m'était impossible. Tandis que les bruits sinistres continuaient de résonner comme un gong annonçant ma perte, je me décomposais intérieurement. Je tressaillais à chaque nouvel assaut du cavalier en pensant que cette fois-ci, il avait fait sauter le loquet pour de bon. Je tremblais comme une feuille et défailis malgré moi...

A mon réveil, je n'entendais plus les bruits de la hache qui tentait de fendre le bois. J'osais à peine ouvrir mes paupières, par crainte que la créature soit là, devant moi, prête à m'achever. Le temps passait et je restais toujours dans la même position, affalée contre le mur. Je pris cependant la décision de sortir de ma torpeur et affronter mon Destin. Je ne pouvais pas m'éterniser ainsi. Je me levai d'un bond, regardai dans tous les sens, rien. Les jambes en coton, j'avançais péniblement vers la porte. J'entendais des personnes parler de l'autre côté, à quelques pieds de moi seulement. Je pris une grande inspiration, et, la main tremblante, tournai la poignée de la porte qui s'ouvrit avec un affreux grincement. Et à ma plus grande surprise se trouvaient de l'autre côté Monsieur et Madame de Matignon. J'expirai enfin !

Stupéfaite, je me jetai dans leurs bras dans un élan de soulagement, plongée dans une extase de bonheur. Leur présence me rassurait et signait la fin du cauchemar. Du moins c'est ce que je pensais. Ils me fixaient d'un air ahuri et je prétextai qu'en les cherchant je m'étais perdue. J'ajoutais pour rendre mes propos plus crédibles que j'avais cru entendre des pas dans la chambrette où je me trouvais précédemment et que lorsque j'avais voulu en ressortir, le loquet était resté coincé. Ils hochèrent simplement la tête et précisèrent que c'était monnaie courante dans ce vieux château et qu'ils veilleraient à y remédier. Je les gratifiai d'un geste amical et arborai mon plus grand sourire. Je retrouvais peu à peu mes esprits.

Peut-être avais-je vraiment eu mon heure de folie comme je le pensais avant ? Une forte fièvre additionnée à un plat avarié aurait pu être la cause d'un tel trouble ? Ma peur me quitta et laissa place à la sérénité. C'était le calme après la tempête. Je m'étais convaincue qu'après une bonne nuit de sommeil, tout serait rentré dans l'ordre. Je regardais en direction du trou précédemment pratiqué par le spectre, et il n'y était plus. En marchant en direction du salon avec mes hôtes, je me retournai une dernière fois vers cette pièce où j'avais tant souffert, comme pour la narguer, et définitivement me prouver que j'avais halluciné. Tout me paraissait normal. Juste avant de bifurquer, je jetais une ultime œillade lorsque je perçus un détail insolite qui m'avait échappé juste avant : des entailles avaient été pratiquées dans le bois de la fameuse porte et des copeaux jonchaient le sol. Et dans un coin sombre, mal éclairé

par la faible lumière des bougies, plantée dans le sol telle l'épée d'Excalibur, la hache du cavalier. Des sueurs froides me parcoururent le long de l'échine et le battement de mon cœur s'accéléra. Je prétextai une soudaine migraine et voyant mon teint blafard, les Matignons n'é mirent aucune objection en me souhaitant de recouvrir au plus vite la santé. Ils ajoutèrent avant que je ne puisse m'éclipser de revenir autant de fois que je le souhaitais, ce qui était loin d'arriver. Je m'extirpai le plus vite possible de l'enceinte du château et fis venir à la hâte mon cocher.

J'étais confuse au plus haut point, moi qui croyais que mon cauchemar était terminé, je m'étais trompée au plus haut point. Chaque nuit j'ai peur qu'il ne revienne, qu'il me tue en traître par derrière lorsque j'aurai baissé la garde. Le soir je me retourne sans cesse dans mes draps, repensant à cette horrible mésaventure qui me hantera certainement jusqu'à la fin de mes jours. Avais-je réellement vécu les événements ou mon esprit m'avait-il et me joue-t-il encore des tours ? Je ne saurais le dire... Lorsque je trouve enfin le sommeil, je sens le cavalier là, tout près de moi, sa présence en tout cas par la pensée, est incontestable.

Voilà pourquoi je suis ici, à des centaines de kilomètres du tableau, car j'ai peur la nuit. Peur de la mort ? Non, je crois à l'anéantissement de notre existence, tôt ou tard, après que nos organes vitaux ont cessé de fonctionner, à la perte définitive par une entité vivante des propriétés caractéristiques de la vie, entraînant sa destruction. Non, ce qui me terrifie c'est l'idée même de le revoir, qu'il plonge son regard sombre et démoniaque dans mes yeux. Je suis venue ici pour essayer de trouver un semblant de réconfort, un abri bien caché, en espérant qu'il ne viendra pas jusqu'ici. Mais je sais que tôt ou tard, il réapparaîtra... »